

Mère chrétienne, d'une piété simple et forte, d'un caractère noble et judicieux, Madame Lacordaire donna à ses quatre fils une éducation solide et religieuse.

Henry Lacordaire fut amené à Dijon dès l'âge de quatre ans. "Il semble, dit un biographe, que dès ses plus tendres années, il eut comme une sorte de pressentiment de sa destinée d'Orateur chrétien. On se souvient de l'avoir vu, à l'âge de huit ans, lire à haute voix, aux passants, les sermons de Bourdaloue, imitant, à une tribune qui lui servait de fenêtre, les gestes et la déclamation des prêtres qu'il avait entendus prêcher."

Il entra au Collège Royal de Dijon en 1812, et en sortit en 1819. En rhétorique, il remporta presque toutes les couronnes. Du lycée, il passa directement à l'école de Droit, où ses brillantes aptitudes le firent remarquer de ses condisciples et de ses professeurs.

Vers ce même temps, venait de se former, au sein de l'École de Droit de Dijon, un Cercle Littéraire qui prit le nom de *Société d'Études*, et qui embrassait le champ des lettres tout entier. Henri Lacordaire en faisait partie et les lauriers que lui acquit la supériorité de son talent le grandirent encore dans l'estime de ses amis et de ses rivaux. Ses doctrines et ses opinions respiraient parfois un libéralisme entaché d'exaltation, mais on l'a calomnié quand on l'a représenté à cette époque comme un démocrate sans croyance.

En réfutant l'erreur de Rousseau, qui prétend que l'état de société n'est pas l'état naturel de l'homme, il disait : "Ce système suivi dans toutes ses conséquences, mène au *suicide social*, c'est-à-dire au crime le plus grand que la pensée humaine puisse concevoir après le *déicide*."

Il écrivait ailleurs : "L'impiété conduit à la dépravation ; les mœurs corrompent enfantent les lois corruptrices, et la licence emporte les peuples vers l'esclavage, sans qu'ils aient le temps de pousser un cri. . . Prenons garde, il ne s'agit pas de la vie d'un jour, d'une tranquillité apparente, d'une vigueur accidentelle, qui se répand au dehors et se joue avec des triomphes. Quelquefois, les peuples s'éteignent dans une agonie insensible qu'ils aiment comme un repos doux et agréable ; quelquefois, ils périssent au milieu des fêtes, en chantant des hymnes de victoire et en s'appelant immortels."

Assurément, ce n'est pas là le langage d'un artisan de révolutions.

Toutefois, il n'était pas encore rendu à cette foi chrétienne qu'avait enseignée à son enfance la pieuse sollicitude de sa mère. Le jour de Dieu n'était pas encore venu.

Reçu avocat en 1822, il partit pour la Suisse, visita le Lac de Genève, le St. Bernard, Chamouni, la mer de glace ; puis à la fin de l'automne, il se dirigea vers la capitale de la France, où l'appelaient depuis longtemps ses juvéniles aspirations. Ce fut alors qu'il fit la connaissance de M. l'abbé Gerbet, aujourd'hui un des prélats distingués du clergé de France, et avec lequel il devait bientôt se lier de l'amitié la plus étroite.

Il plaida cinq ou six fois à la Cour d'Assises, au risque d'être cité devant le Conseil de Discipline, car il n'avait pas l'âge requis par les règlements. M. Berryer l'entendit un jour, et s'approchant pour le féliciter : "Fort bien, mon ami, lui dit-il, vous arriverez au premier rang, mais défiez-vous de la trop grande facilité que vous avez pour la parole."

Malgré les éclatants triomphes que moissonnait son éloquence, le jeune avocat tombait chaque jour dans un abattement inexprimable. La majesté de la pensée chrétienne travaillait en silence le fond de cette âme que rien du monde ne pouvait remplir. "Ma pensée, disait-il, est plus vieille qu'on ne croit, et je sens ses rides à travers les fleurs dont mon imagination la couvre. J'ai peu d'attachement pour l'existence, mon imagination ne l'a usée. Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu. On me parle de gloire d'auteur, de fonctions publiques ; j'ai bien de semblables velléités ! mais franchement j'ai pitié de la gloire, et je ne conçois plus guère comment on se donne tant de peine pour courir après cette petite sottise. . ."

Plus tard, il écrivait à un ami : "Croiras-tu que je deviens plus chrétien tous les jours ? c'est une chose singulière que le

changement progressif qui s'est fait dans mes opinions ; j'en suis à pratiquer, et je n'ai jamais été plus philosophe. Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène.

Rien n'est plus vrai, Messieurs, et si notre siècle compte tant d'hommes éloignés de la Religion, c'est que malgré ses prétentions, il compte fort peu de philosophes.

(A continuer.)

L'Het au Massacre ou l'Évangile Ignoré. (1)

Dernièrement nous attirions l'attention de nos lecteurs, sur l'apparition d'un nouveau *Recueil d'Œuvres Littéraires* et de *Légendes* tirées de l'histoire de notre pays, intitulé : *Soirées Canadiennes*.

Quatre livraisons ont déjà parues, toutes plus intéressantes les unes que les autres. Nous avions pensé d'abord, à en donner un léger aperçu, mais quelques soins que nous y eussions mis, nous n'aurions fait qu'affaiblir le mérite littéraire et le caractère primitif de ces œuvres de dévouement, en le dépouillant de ce charme légendaire, de ces vives couleurs et de cette simplicité naïve des récits du bon vieux temps qu'une froide et sèche analyse ne saurait reproduire. Il nous a donc semblé que nous n'avions rien de mieux à faire que de mettre sous les yeux de nos abonnés la première des trois jolies Légendes de M. T. C. Taché, comme un bel échantillon qui fera apprécier l'œuvre entière.

I.—LA PAIX.

C'était un an avant le premier voyage qui fit connaître à la France l'existence du fleuve Saint-Laurent. Les choses se passaient dans cette contrée giboyeuse et poissonneuse qui s'étend du Témiscouata au Méris, et depuis les hauteurs des terres jusqu'à la rive du Grand Fleuve.

Ce territoire faisait partie du pays des Micmacs, et les cent cinquante lieues de terrain comprises dans l'espace indiqué étaient échues en partage, comme endroit de pêche et de chasse, à une cinquantaine de familles de la tribu propriétaire.

Ces familles vivaient dans l'abondance de tout ce que les Sauvages d'alors concevaient de meilleur pour l'homme. Partout de l'original, du caribou, du castor, de l'ours, du loup-cervier, du vison, de la marte, de la loutre, du porc-épic. Les bois fourmillaient de lièvres et de perdrix. L'anguille, la truite, le touladi faisaient grouiller les lacs et les rivières. Puis, dans la belle saison, les eaux salées du Saint-Laurent fournissaient l'éperlan, le capelan, le hareng, la morue, le saumon, et donnaient encore le loup-marin et la pourcie. Enfin, comme le disaient, quelques années plus tard, dans le style naïf du temps, les *Relations* :— "Jamais Salomon n'eut son hostel mieux ordonné et policé en vivandiers" . . .

Le bouleau, dont l'écorce est la seule propre à la construction des canots et à la fabrication de certains ustensiles, le sapin, cet étron des chasseurs, et l'érable, à la sève sans pareille, abondaient dans toutes les parties de la forêt.

L'intelligente et vigoureuse race des Micmacs était bien capable de comprendre ces avantages et d'en profiter, pour mener vie insouciant et commode, au sein de cet nature grande et généreuse.

Déjà, depuis quelque temps, la chasse d'hiver était finie et

(1) L'histoire de *l'Het au Massacre*, nous montre, porté à son paroxysme, l'état de féroce barbarie dans lequel étaient plongés les Aborigènes de l'Amérique du Nord, avant l'arrivée des missionnaires.